

Dominique Coatanéa¹

1 – Suite au constat des fractures sociales

Je remercie infiniment les organisateurs de ces Semaines sociales et notamment Dominique Quinio et Frédéric Rochet, avec qui j'ai préparé ces fils rouges, de nous inviter à penser un ancrage spirituel et évangélique de notre action sociale.

Je reprends la « mise en image » que nous avons entendue ce matin, l'île chrétienne au sein d'un archipel « France » composé de multiples petites îles. Dans cet ensemble fragmenté, le petit îlot des chrétiens pratiquants représente 5 % de cet archipel. Peut-être pourrions-nous faire l'hypothèse que leur vie à la suite du Christ a une influence plus profonde au sein de la société qu'ils composent avec d'autres, pour autant qu'ils témoignent d'une cohérence entre fond et forme, vis-à-vis de laquelle il faudrait peut-être s'expliquer.

Nous prenons une conscience plus vive, ces dernières années, des difficultés traversées par notre Église catholique pour incarner cette cohérence entre le fond et la forme : l'appel de notre pape François ne cesse de retentir sous mode exhortatif pour nous encourager personnellement et collectivement, à partir de notre écoute renouvelée de l'Évangile, à vivre ce processus d'autocritique.

Je voudrais avec vous, comme chrétiens, participants, avec l'ensemble de la société française de cette « archipelisation », regarder attentivement ce phénomène que nous pourrions aussi qualifier de fragmentation des solidarités. Prenons pour cet examen les repères proposés par le concile Vatican II, notamment dans sa constitution pastorale, *Gaudium et Spes* (la joie et l'espérance), au numéro 1.

Les pères conciliaires nous rappellent que l'Église du Christ est intimement – entendez le caractère charnel de cette proximité – solidaire du genre humain et de son histoire. L'Église ne peut plus se penser dans ce monde fragmenté comme en surplomb. Elle est invitée, selon les termes mêmes du pape Jean XXIII, initiateur du concile, à une conversation cordiale, c'est-à-dire qui engage tout son être, relationnel et intime, cœur, corps, âme, esprit. Entrer en conversation, de cette manière et avec cette intensité, invite à partager et à incarner la conviction que nous ne sommes pas « autres », étrangers, différents des hommes et des femmes, des frères et des sœurs qui nous sont donnés et que nous avons à accueillir. Pour entrer dans cette conversation, dans cette proximité affective, spirituelle, fraternelle, il s'agit de penser avec, de chercher avec, de souffrir avec.

Premier mouvement que je vous invite à méditer : entrer avec nos frères et nos sœurs dans cette capacité d'écoute mutuelle à partir d'une posture qui peut être critique, autocritique même, sur ce que nous faisons de ce que nous avons reçu. Ce premier mouvement invite à revenir toujours, au cœur même de la proclamation chrétienne, à l'écoute de la parole de Dieu, incarnée en Jésus-Christ et portée jusqu'à nous dans le même souffle de l'Esprit.

Lui, Jésus de Nazareth, le Verbe fait chair, et son incroyable capacité de dessaisissement de soi au profit de la rencontre avec quiconque, avec le tout-venant des routes de Galilée. Avec lui et à sa suite, se faire le prochain de tout homme, participer de ce monde commun qui nous porte et dont nous sommes les hôtes et les héritiers. Il s'agit de méditer la parole de Dieu, de l'écouter dans sa capacité rafraîchissante à nous réorienter, à nous reconfigurer. Se tenir dans cette écoute pour apprendre de Lui à devenir hospitalier à l'altérité, hospitalier à cette terre dont le pape ne cesse de nous dire qu'elle crie en douleur d'enfantement et de ses frères et sœurs humains qui crient, notamment les plus pauvres. Contempler ce monde à la lumière de l'amour du Christ, c'est recevoir les autres dans ce mouvement d'hospitalité, d'accueil de la terre, d'accueil de soi-même, de sa fragilité, dans cet accueil de Dieu comme bonté originaire. Pour nous aider à entrer plus avant dans cette aventure, je vous propose cette loi d'amour dont nous parle l'Évangile selon saint Luc, à travers une parabole sur la dynamique du chemin, la parabole du Bon Samaritain.

La loi d'amour: le bon Samaritain (TOB) Lc 25-37

Pour mettre Jésus à l'épreuve, un docteur de la Loi lui posa cette question : « Maître, que dois-je faire pour avoir part à la vie éternelle ? » Jésus lui demanda : « Dans la Loi, qu' y a-t-il d'écrit ? Que lis-tu ? » L'autre répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui dit « Tu as bien répondu. Fais ainsi et tu auras la vie. »

Mais lui, voulant montrer qu'il était un homme juste, dit à Jésus : « Et qui donc est mon prochain ? » Jésus

1 Dominique Coatanéa est théologienne.

reprit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé, roué de coups, s'en allèrent en le laissant à moitié mort. Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté. De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté. Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de pitié. Il s'approcha, pansa ses plaies en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent et les donna à l'aubergiste, en lui disant : « Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai. » Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme qui était tombé entre les mains des bandits ? » Le docteur de la Loi répond : « Celui qui a fait preuve de bonté envers lui. » Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même. »

J'ai choisi cette parabole et cette discussion entre Jésus et les docteurs de la loi parce que l'écoute de cette rencontre nous invite à une autocritique sur nos propres manières de poser les questions, y compris lorsque qu'à la question « Mais que lis-tu ? », la réponse est parfaite, « Tu as bien répondu ». Oui, il s'agit « d'aimer le Seigneur son Dieu de toute son âme, de toute sa force et tout son esprit et le prochain comme soi-même, tu as bien répondu, fais ainsi et tu auras la vie. »

La dynamique de la rencontre avec Jésus est une dynamique dans laquelle l'autre est toujours acteur. Dans la loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Acteur à partir de son propre terrain. Le temps de la conversation permet une seconde question qui pousse à aller plus loin. L'évangéliste interprète la motivation du docteur de la Loi « lui, voulant montrer qu'il était un homme juste » interroge : « Qui donc est mon prochain ? ». La manière de Jésus d'entrer dans la question, le style évangélique, s'écarte de l'affirmation ou de la confrontation, du débat d'idées, pour inviter au déplacement, au « chemin à parcourir ». Regardons ensemble la nouvelle scène que déploie la parabole : un homme descendait. L'art de la rencontre, dans la conversation avec Jésus, invite à se laisser déplacer, à le suivre dans ses déplacements. Jésus ne répond pas à la question frontale « Mais qui est mon prochain ? ». En effet, la réponse à cette question pousserait à entrer dans des catégories, bien connues dans le judaïsme, du pur et de l'impur, du plus ou moins fréquentable, voire de l'infrequentable. Sortir des catégories, ne pas penser par catégories, c'est penser avec le cœur large, l'esprit ouvert et entrer dans cette nouvelle dynamique évangélique où il s'agit de se faire le prochain de quiconque. Et cela nous fait du bien de sortir de nos catégorisations, souvent hâtives. Vous repérez alors le déplacement proposé à partir des figures : lévites et prêtres sont présentés sur leur versant d'enfermement dans des catégories d'êtres figés.

Quelle est la caractéristique du Samaritain ? : il est en voyage. Que lui arrive-t-il durant ce voyage, ce déplacement physique et intérieur ? Luc nous le présente, par contraste, en capacité de ne pas se laisser enfermer dans cette catégorie du non fréquentable dont il est culturellement la figure. Sur cette terre, en chemin, le Samaritain nous montre la possibilité de se laisser toucher. Le texte biblique, écrit en grec, use ici d'un terme magnifique, *splagma*, c'est-à-dire « les entrailles » : être pris aux entrailles, recevoir un coup de poing en plein ventre. Une manière imagée de percevoir le siège des émotions au plus viscéral de notre être, de saisir le caractère physique, charnel, corporel de l'aventure humaine : des frères et des sœurs à rencontrer, y compris quand ils semblent ne plus avoir figure humaine. Car cet homme quasi-mort, roué de coups, laissé pour compte, le pape François dirait « un déchet », plus un homme, pas un sujet, est là, présent. Cette attention à la présence du plus pauvre, du plus petit, de celui qui est invisible, fait jaillir au plus profond de notre être, cette capacité fondamentale de se laisser toucher, affecter, tressaillir. C'est de cet ordre-là : un appel muet, en attente.

Devenir capable de nous déplacer et, au détour de nos chemins de vie, d'être saisis aux entrailles, de choisir de vivre cette ouverture au prochain, cette compassion pour celui qui n'a même plus visage humain, est le signe le plus éminent de notre humanité. Humanité qui est en même temps le signe le plus profond de notre chemin de sainteté. Car le chemin le plus sûr pour répondre de notre vocation à l'amour et « Aimer Dieu de tout son corps, de tout son être et le prochain comme soi-même », c'est aimer celui qui n'est pas aimable, qui est invisible. Et ce chemin est un chemin de sainteté. Entrer à la suite du Christ et comme Lui dans ce chemin de rencontre et de relation, où tout homme, quel qu'il soit, est à accueillir, aussi éloigné de nous soit-il. Aussi loin de nos convictions, de nos prises de position, accueillir l'autre en tant qu'autre.

Vous savez combien Jésus, au fil des récits évangéliques, manifeste cette transgression des interdits : « Il est allé manger chez les pécheurs et les publicains » et il refuse de reconnaître la pertinence de ces murs qui nous séparent. Il est venu abattre les murs de la haine, la séparation entre pur et impur, refuser cette fragmentation, cet isolement, pour ne cesser d'appeler à la fraternité parce que nous sommes enfants d'un même Père. Il est un guide sûr sur ce chemin de rencontres.

Écoutons en outre sa manière d'entrer dans le débat, parfois par la controverse car tout ne se vaut pas. Il s'agit alors d'apprendre à débattre à son école, de chercher à écouter jusqu'au bout, de passer par le point de vue de l'autre pour ensemble chercher les voies d'une communauté humaine respectueuse des différences et orientée vers la quête d'un bien. Un bien qui porte d'abord sur la prise de conscience renouvelée que nous appartenons à la même société humaine, à distance de la violence, dans le respect d'un cadre de droit où chacun est accueilli comme

hôte bienvenu. « N'oubliez pas l'hospitalité » c'est l'injonction évangélique et biblique qui a permis à certains de recevoir des anges, des messagers de Dieu.

Je vous invite à poursuivre votre cheminement au fil de ces Semaines sociales à Lille, accompagnés de ces deux mouvements, en ce début de session :

☞ L'hospitalité, à la suite de Jésus, afin de se dessaisir de soi et de se laisser déplacer par l'autre qui vient, qui est là, donné.

☞ Apprendre à débattre de manière fraternelle à partir de nos différences, de nos désaccords, pas simplement pour le plaisir de manier des idées, mais pour s'ancrer ensemble dans le poids du réel – la maladie du frère, la mort d'un enfant, la joie des retrouvailles – dans un quotidien qui a du poids.

C'est là que Dieu nous rejoint, qu'il nous fait signe, dans la main tendue, dans la difficulté de la vie ordinaire dont nous ont parlé les acteurs de cette dynamique des « gilets jaunes », dans cette aventure où la solitude, le déclassé social, l'implacable avancée de la globalisation de nos économies nous conduisent bien trop souvent, nous dit le pape François, dans cette « culture du déchet » qu'il ne cesse de dénoncer depuis 2013.

Je vous laisse en guise de fil rouge les termes de l'exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* n° 53 : « Avec l'exclusion est touchée, dans sa racine même, l'appartenance à la société dans laquelle on vit – on ne se situe plus dans les bas-fonds, ni dans la périphérie, ou sans pouvoir, mais on est en dehors. Les exclus ne sont pas des exploités mais des déchets, des « restes. »

Le pape nous exhorte à ne pas nous laisser emporter par cette mondialisation de l'indifférence, car elle est le signe d'une incapacité à la compassion, d'une crise anthropologique, par la négation du primat de cette sollicitude pour nos frères et nos sœurs qui crient et attendent d'être entendus, accueillis, accompagnés, cri de la terre et cri des pauvres indissolublement liés.